charte que « la religion *dominante* en Grèce est celle de l'Eglise orientale du Christ, et que le prosélytisme et toute autre intervention préjudiciable à l'Eglise dominante sont défendus aux autres cultes, » poussant ainsi l'ingratitude jusqu'à ne pas se rappeler que leur séparation de la Turquie n'est jamais en lieu sans les secours des fils de l'Eglise d'Occident. Puisque l'erreur a fait réédifier un royaume grec, qu'il vive le temps qu'il pourra; la Turquie a, Dieu merci, assez prouvé par sa sagesse qu'elle n'y met aucun empêchement; mais si l'on veut n'avoir pas à faire plus tard son *mea culpâ* comme on l'a déjà fait si souvent, si l'on veut servir les véritables intérêts de la civilisation qui ne peuvent se passer de tolérance, il faut bien se garder d'ajouter à sa petite importance en le considérant comme un trait-d'union entre l'Orient et l'Occident. M. de Valmy ne saurait conserver cette opinion qu'en ne se souvenant plus de ce qu'il dit à la page 13 de sa brochure « que le jour où l'œuvre de Photius a perdu le secours d'une autorité (l'empire grec), le christianisme a été délivré d'un ennemi intérieur plus dangereux que ceux du dehors.» Comment a-t-il pu échapper à l'auteur qu'en donnant à la Grèce une autorité quelconque dans les grandes affaires de la politique, on rendrait la puissance à l'ennemi intérieur de son culte? L'Europe, d'ailleurs, n'a que trop d'élémens de turbulence; ce qui lui est avant tout indispensable, ce sont des élémens de calme et de bon sens: la Turquie possède ceux-ci; la Grèce, les autres. Sans doute, il faut un intermédiaire entre l'Occident et l'Orient, mais qui mieux que la Turquie est digne de remplir ce rôle par ses mœurs, ses principes, sa langue, sa tolérance, sa religion, par son génie national, par sa mission providentielle? « Les Turcs, dit M. de Lamartine que nous avons déjà cité, comme race d'hommes, comme nation, sont encore les premiers et les plus dignes parmi les peuplades de l'Orient; leur caractère est le plus noble et le plus grand; leur courage est intact; leur vertus religieuses, civiles et domestiques, sont faites pour inspirer à tout esprit impartial l'estime et l'admiration. Leur noblesse est écrite sur leurs fronts et dans leurs actions. S'ils avaient de meilleures lois et un gouvernement plus éclairé, ils seraient un des premiers peuples du monde. Tous leurs instincts sont généreux.» Or, ceci était écrit long-temps avant la réforme, et M. de Valmy a prouvé, mieux que nous ne saurions le faire, que depuis plusieurs années les Turcs *ont de meilleures lois et un gouvernement plus éclairé*. Et c'est à ce peuple que l'on préférerait pour d'aussi immenses intérêts, qui? bon Dieu!... Il ne s'agit pas seulement de soutenir et de faire avancer la Turquie dans les voies de la grande civilisation; il faut encore que cent millions de musulmans, sur lesquels les Hellènes n'ont et n'auront jamais la moindre action, y marchent avec elle. Le chef de l'Islamisme est à Constantinople. C'est donc la Turquie et non la Grèce qui est le trait-d'union naturel, logique, prédestiné entre l'Occident et l'Orient. L'idée contraire, s'appuyât-elle d'une idée de position géographique qui, en ce sujet, est moins que rien par elle-même, serait fatale aux destinées de l'humanité, et elle ne peut pas continuer à être celle de M. de Valmy, que nous suivrons prochainement dans ce qu'il dit touchant la nécessité de réviser les capitulations.

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs la traduction du *Memorandum* adressé aux chefs des légations étrangères, à l'occasion de la fermeture, à Péra et à Galata, de quelques maisons de jeux dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

Nous n'essaierons pas de faire ressortir la nécessité d'une mesure que toute la colonie européenne saura apprécier. En effet, il n'est personne qui ne sache que de toutes les passions qui envahissent le cœur de l'homme, la passion du jeu est peut-être une des plus à craindre, tant à cause de sa tenacité que des funestes résultats dont elle est la conséquence: le déshonneur, la désolation et souvent la ruine des familles, le suicide ou l'assassinat, tels sont les faits que nous avons chaque jour sous les yeux. Aussi a-t-on vu toutes les maisons de jeux se fermer en France, en Angleterre et en Allemagne, et voit-on maintenant encore poursuivre avec toute la rigueur des lois celles qui existent clandestinement.

C'est encore un pas de plus que la Porte vient de faire dans la voie des bonnes mesures Aussi nous espérons que les légations étrangères concourront de tout leur pouvoir à l'exécution de la décision qui doit purger les faubourgs de Péra et de Galata de ces tripots où se réunissaient presque toujours les hommes les plus mal famés, et préveuir les crimes et les assassinats que nous avons eu à enregistrer si souvent.

MEMORANDUM *adressé aux diverses légations de Constantinople, en date du 5 saffer 1267.*

Certains individus sujets des Puissances amies se sont fait une occupation des jeux de hazard qu'ils se permettent, contrairement aux devoirs de la société, d'exploiter dans certains hôtels et magasins situés à Péra et à Galata.

L'expérience enseigne que des jeux aussi illicites comportent des désordres qui maintes fois aboutissent au meurtre et à l'assassinat, et qu'il est du devoir et dans les droits de l'autorité locale d'empêcher d'avance les pertes et les dangers qui résultent de ces désordres contre le public.

Ainsi il a été jugé utile et nécessaire que les localités destinées aux jeux de hazard, une fois découvertes, soient désormais visitées immédiatement par les employés de la police, pour empêcher tous nouveaux désordres et arrêter un flagrant délit, et leur infliger la punition qu'ils méritent, sans égard à la nationalité à laquelle ils pourront appartenir, mais avec l'assistance de la légation dont ils relèvent.

Persuadée que vous ferez un plaisir de prêter votre assistance à l'exécution d'une pareille mesure qui n'a pour but que le maintien de la sécurité publique, je vous prie, Monsieur le ministre, de porter cette mesure à la connaissance de tous les nationaux de la puissance que vous représentez, et d'agréer à cette occasion, etc., etc.

La *Gazette universelle d'Augsbourg* reçoit des communications de toutes mains; c'est connu, et personne n'ignore qu'elle est très facile sur leur contenu. Elle ne demande pas qu'elles soient vraies; au contraire, surtout s'il s'agit de la Turquie. Dans ce cas, ses correspondans ne sont pas même tenus à dire un seul mot de vrai; mais ils doivent mettre dans leur style le plus de couleur locale possible: plus il est tudesque, mieux il va.

Ce journal a un correspondant à Smyrne, et en lisant sa lettre du 27 novembre, insérée dans le numéro du 17 décembre, on voit qu'il n'a manqué à aucune des conditions du programme. Nous oserions affirmer que c'est un de ses meilleurs correspondans: grossiérités, injures, mensonges, sottise, rien ne manque à sa lettre. Il parle des événemens d'Alep, cela va sans dire, et comme il vient un peu tard, ce dont il s'excuse en homme qui croit avoir commis un crime de lese-calomnie, il juge de son devoir de réparer sa faute en renchérissant sur tous les contes de Croquemitaine que ses pareils avaient faits avant lui, non seulement sur Alep, mais encore sur Damas, Beyrout, etc. Impossible de pousser plus loin ce genre de talent. Il a dû être fier de son œuvre. Nous l'estimons assurément ce qu'elle vaut; mais croyant nos lecteurs capables de lui trouver une odeur peu agréable, nous nous bornerons à dire, pour la faire apprécier, que son auteur est d'avis que la ville de Smyrne est un vrai coupe-gorge, par la faute de son gouverneur; « que la civilisation de la Turquie n'est que sur le papier; que les populations musulmanes n'attendent qu'une bonne occasion pour massacrer tous les chrétiens; que les Turcs sont toujours les Turcs, et qu'ils ne diffèrent aujourd'hui de ceux du temps de Soliman que par plus de lâcheté et moins de bravoure. » Quoique ce dernier membre de phrase soit un vol manifeste fait à M. de Lapalisse, il n'en est pas moins digne de figurer avec les autres; et si nous n'étalons pas davantage cette longue pancarte d'exquises aménités bien dignes du correspondant, c'est par respect pour le public et nous-mêmes. On ne sait en vérité ce qui doit attrister le plus de l'homme qui écrit de pareilles choses, ou du journal qui les publie.

Le *Journal de Francfort* que nous avons reçu avant-hier dimanche, et dont nous donnons des extraits plus loin, sous la rubrique de l'extérieur, ne contient rien d'intéressant de l'Allemagne.

Voici les nouvelles télégraphiques que nous trouvons dans les journaux de Vienne, d'une date plus fraîche de trois jours que la feuille de Francfort.

DRESDE, 27 *décembre*. — Les conférences se renouvelleront aujourd'hui, et on s'efforce de concerter sur le mode des consultations et la répartition des différentes matières. Le représentant d'Oldenbourg n'est pas encore arrivé.

DRESDE, 28 *décembre*. — On est convenu de tenir secrètes les conférences, jusqu'à ce qu'on ait un résultat à annoncer. L'assemblée ne s'est pas encore constituée.

BERLIN, 23 *décembre*. — Le Prince de Prusse est parti pour Coblentz pour y passer les fêtes de Noël.

BERLIN, 28 *décembre*. — Le Prince de Schwarzenberg et M. de Manteuffel sont arrivés aujourd'hui. Le premier s'est rendu à 3 heures au dîner dans le château du roi, à Charlottenburg.

BERLIN, 29 *décembre*. — Nous tenons de source certaine que les représentants de l'Autriche et de la Prusse à Dresde, ont reçu de la part du prince de Schwarzenberg et de M. de Manteuffel des instructions d'une teneur parfaitement identique.

BERLIN, 30 *décembre*. — Une conférence a eu lieu entre MM. de Schwarzenberg, de Manteuffel et le commissaire pour le Schleswig-Holstein. Le prince partira aujourd'hui avec le train du soir pour Vienne.

CASSEL, 26 *décembre*. — Les troupes hessoises sont entrées dans la ville et ont été reçues par le peuple avec des cris de joie.

CASSEL, 27 *décembre*. — L'Electeur est arrivé à 10 heures.

CASSEL, 28 *décembre* Le comte Leiningen a défendu à l'élevé tout réunion de la Diète dissoute. La garde nationale est désarmée.

Les journaux de Vienne donnent des nouvelles de Paris du 29 décembre: ces nouvelles ne contiennent rien d'intéressant.

NOUVELLES DIVERSES.

Vendredi dernier, S. M. I. le Sultan, accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Médjidiié, pour assister à la prière de midi.

— Aujourd'hui, l'anniversaire de la naissance du Prophète, (*Mevlud*), a été célébré à Constantinople avec la pompe accoutumée. Dès la veille, des salves d'artillerie faites par les batteries de terre et les bâtimens de la flotte, avaient annoncé cette solennité à la population musulmane. Les bureaux de la Porte et ceux des diverses administrations avaient été fermés plus tôt qu'à l'ordinaire, pour permettre aux fonctionnaires de se rendre aux mosquées et de se livrer aux pratiques religieuses usitées en pareil jour. Dès la nuit, les mosquées, les édifices publics et les hôtels des fonctionnaires étaient illuminés.

S. M. I. le Sultan en grand costume de cérémonie, précédé par le Grand-Vézir Réchid pacha, environné des officiers de sa maison et accompagné de ses ministres, des principaux membres du corps des Ulémas, des officiers-généraux de terre et de mer et de tous les fonctionnaires civils, s'est rendu du palais de Top-Capou à la mosquée de Sultan Ahmet, pour y assister à la lecture de la vie de Mahomet.

— Samedi dernier, M. le chevalier Gerardo de Souza, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire d'Espagne, s'est rendu chez le ministre des affaires étrangères et a eu une conférence avec ce haut fonctionnaire.

— Chahab éfendi, membre du bureau des rapports au conseil d'Etat, vient d'être élevé au rang de fonctionnaire de troisième classe.

— Baha Eddin éfendi vient d'être nommé membre du bureau de traduction de la Porte.

— Ces jours derniers, M. le chevalier de Hagmerle est arrivé à Constantinople pour remplir les fonctions d'attaché à l'internonciature d'Autriche.

— Nous avons annoncé, il y a quelques temps que le gouvernement impérial avait décoré du *Nichan-Iftihar* quelques grands fonctionnaires de la Porte. Les cavajnes de cet ordre vont leur être envoyés par le prochain bateau à vapeur français.

— Nous avons rendu compte, dans notre N° du 24 octobre dernier, du sauvetage accomplie à la même mois dans des circonstances très périlleuses par le capitaine Calvi (Maro), commandant le navire autrichien *Onesta*, de l'équipage du brick les *Quatre Sœurs* de Marseille.

Nous venons d'apprendre que M le ministre de la marine et des colonies de la République française, informé de la conduite si pleine de courage et de dévouement du brave capitaine, lui a décerné une médaille d'honneur de deuxième classe en or.

— On nous écrit de Bucarest, en date du 3 janvier, que les séances du Divan général allaient être closes ou prorogées, et que le général Hasford, commandant en chef des troupes-russes d'occupation, devait de partir pour Craïova, où on pensait qu'il passerait les fêtes de Noël et du premier de l'An à la grecque.

— Depuis quelques jours, le mauvais temps règne à Constantinople, dans ses environs et sans doute plus loin. Petite pluie, neige intermittente et gros vents ne cessent point. Les bateaux à vapeur de France, de Trieste et d'Angleterre sont en retard de plusieurs jours. Espérons que nous n'aurons pas de sinistres à annoncer.

— Le bateau à vapeur de l'Etat l'*Emir-Diédid*, arrivé hier de Trébisonde, avait à bord 200 soldats.

— Lundi prochain aura lieu, au Théâtre-Italien Naoum, une représentation au bénéfice de Mlle Penco, notre excellente prima donna. La faveur que Mlle Penco s'est acquise à si juste titre auprès du public, le choix heureux et varié du programme de cette soirée, nous font espérer, ainsi qu'à tous les admirateurs du beau talent de Mlle Penco, que ce bénéfice sera aussi fructueux que brillant.

— La société arménienne de Péra vient de faire une grande perte dans la personne d'un de ses plus honorables membres, M. Boghos Bilezdjitchi, mort dimanche dernier par suite d'une attaque d'apoplexie: ses obsèques ont eu lieu le lendemain avec un grande pompe et au milieu d'un grand concours de monde.

— La veille, un musulman est également mort d'une attaque d'apoplexie sur la voie publique, près d'Yéni Djami.

— Lundi dernier, dans l'après-midi, un incendie éclaté à Cotchuk-Bazar; une maison seulement a été brûlée, grâce aux prompts secours arrivés sur les lieux.

SOUSCRIPTION RECUEILLIE A LA BOURSE.

TROISIÈME LISTE des personnes qui, moyennant une offrande en faveur des pauvres, se dispensent de faire de receveur des visites ou d'envoyer des cartes à l'occasion du jour de l'an.

MM. Antonio Pezzoni; professore Ciprianì, Dr. S. Zennaro; Giov. Sugiani.

(Correspondances particulières.)

ANDRINOPLE, 9 *janvier*— Mahmout pacha et son fils viennent d'arriver de Belgrade. Ce pacha était porté par le suffrage universel de ces compatriotes bosniaques révoltés, comme généralissime de l'armée; mais Mahmout pacha qui prévoyait le résultat de ce mouvement qu'il n'était pas en son pouvoir d'apaiser, trouva le moyen de se réfugier avec son fils en Servie, où il se mit à la disposition du gouvernement de S. M. I. qui vient de l'appeler dans la capitale.

Dissamedin éfendi, molla du conseil d'administration de la province, vient d'être nommé aux mêmes fonctions à Brousse, le départ de ce personnage respectable nous tous les rapports, et le manque du nouveau président nommé qui n'est pas encore arrivé, entrave et retarde les opérations du conseil, où les affaires s'accumulent d'une manière extraordinaire; fort heureusement que le tribunal civil et de commerce qui a repris ses fonctions interrompues depuis plusieurs mois, vient en aide aux affaires litigieuses commerciales.

M. W. Wilbhire, consul de S. M Britannique dans cette ville, avait désiré faire une inspection des prisons du palais. Cette visite toute philanthropique a eu les plus heureux résultats pour les condamnés; elle a eu lieu, en compagnie de S. E Hafiz pacha, de l'interprète du consulat, M. G. Cakino, et du médecin municipal, le Dr. Aristote Phasiès; l'inspection a été des plus rigoureuses de la part du consul anglais qui a fait voir au pacha l'état où se trouvaient plusieurs prisonniers, faute de place, la nécessité d'augmenter le nombre des lits des malades, ainsi que les rations de pain. A la suite de cette inspection, il a été décidé que la partie Sud du vaste bâtiment des prisons aurait les arrangemens nécessaires pour recevoir un bon nombre de prisonniers qui seraient extraits de l'autre prison; trois grandes fenêtres seront ouvertes pour cette nouvelle partie de la prison; 450 pains

---

son chef, M. Mariani, qui doit voir dans les applaudissemens qui accueillent l'exécution du solo de violon, un témoignage d'admiration pour l'artiste, une preuve d'estime pour le directeur distingué. L'introduction sur la scène de musiciens empruntés à une troupe venue d'Italie, et exécutant les marches militaires que parfois l'orchestre répète comme un écho lointain, effet des plus heureux, a complètement réussi, grâces à l'habileté des nouveaux instrumentistes.

La mise en scène de *Giselda* est bien entendue; nous n'avons remarqué dans les décorations que trois nouvelles toiles de M. Merlo: nous préférons n'en point parler.

G. Nouvis fils.

UNE MAUVAISE CONSEILLÈRE. (1)

(Suite et fin.)

Mais ce n'était pas l'heure de faire entendre à Wilhelmine la voix de la raison. Depuis un mois elle ne pensait à Léopold que lorsque M. de Liernais venait à prononcer son nom. En vain avait-il été rité avec honneur dans plusieurs ordres du jour de l'armée: les rêveries de Wilhelmine ne la transportaient pas au-delà de l'horizon que son œil embrassait.

En apprenant la prochaine arrivée de Léopold, elle s'était senti troublée au fond du cœur par une angoisse inconnue. Quelque temps auparavant elle ne désirait ni ne craignait son mariage: il lui semblait que trop peu de chose serait changé dans sa vie. La veille encore peut-être, elle ne se fût pas avouné à elle-même que chaque soir elle attendait Edouard Duroc, et qu'alors à son anxiété succédait une sensation inexprimable de bonheur et de joie. La lumière s'était fait en elle tout-à-coup et par un déchirement douloureux. Elle avait compris qu'elle aimait un autre homme que Léopold; et c'était en entendant son père fixer à son mariage un terme si prochain.

Le soir, Edouard Duroc vint au château, suivant son habitude. M. de Liernais alla au-devant de lui pour le présenter à Mlle de Réalmont.

Quand il entra, Wilhemine tressaillit. Il lui sembla qu'il allait lire son secret sur son visage. Elle devint toute tremblante, et, pour éviter son premier regard, elle porta les siens sur Mme de Réalmont.

Tout-à-coup elle la vit pâlir; la figure de la comtesse trahissait une émotion violente de haine ou d'effroi; son œil hagard était fixé sur Duroc, que le baron conduisait auprès d'elle. Alors jetant les yeux sur Edouard, Wilhelmine remarqua dans ses traits une altération non moins profonde. Elle attendit avec une inexprimable angoisse.

— Je vous présente un de nos amis, Madame, dit le baron: M. Edouard Duroc.

— La présentation est inutile, monsieur le baron, répondit Mme de Réalmont d'un ton singulier. Je connais monsieur depuis long-temps, et je ne m'attendais pas à le revoir ici.

Quelques instants après elle prétexta la fatigue du voyage et se retira. Duroc lui-même ne tarda pas à quitter le château.

Après le départ d'Edouard, Wilhelmine se présenta chez Mme de Réalmont pour s'informer de sa santé. La comtesse n'était pas couchée, elle était mal remise de son émotion; mais devant Wilhelmine elle redevint entièrement maîtresse d'elle-même. Elle répondit qu'elle était tout à fait remise. Il y eut un moment de silence: Wilhelmine ne se retirait pas.

Mme de Réalmont, vivant depuis longtemps dans le monde, maîtresse d'elle-même, avait trop l'habitude des passions, pour se méprendre au tremblement de la voix de Wilhelmine. Elle la fixa et la vit se troubler de plus en plus sous son regard. Alors, se levant brusquement et lui prenant la main:

— Au nom du ciel, dit-elle, Wilhelmine, répondez-moi que je me trompe et que vous n'aimez pas M. Duroc!

— Vous l'aimez donc, vous Madame?

— Ah! malheureuse enfant, vous, l'aimez!

— Mais vous, Madame! vous?

— Moi, que j'aime cet homme! répliqua-t-elle avec un emportement amer. Non, je le méprise!

— Oh! par grâce, Madame, expliquez-vous!

— Non, ce n'est point cela, Wilhelmine; car si je ne voyais pas d'autre moyen de vous désabuser, je m'expliquerais peut-être. Croyez-moi plutôt, je vous le jure par tout ce que vous avez de plus sacré, je vous le jure par tout ce que j'ai moi-même de plus saint et de plus cher: M. Duroc n'est pas digne de vous.

— Et qui me dit, Madame, que M. Duroc n'aurait pas le droit de vous récuser pour juge?

— La comtesse se fut quelques instants. Sa physionomie trahissait une lutte intérieure. Son embarras n'échappa pas à Wilhelmine.

Mme de Réalmont rencontra le regard de la jeune fille, et l'air de triomphe qu'il semblait avoir mit un terme à son incertitude.

— Vous l'exigez, dit-elle, Wilhelmine. Eh bien, soit! vous serez satisfaite. S'il m'en coûtait de vous révéler ce que vous voulez savoir, ce n'est pas parce que l'honneur d'une femme y est intéressé; je devine en vous trop de hauteur d'âme pour rien craindre d'une trahison; mais je ne voulais pas être la première à vous ôter quelque chose de votre ignorance, en soulevant à vos yeux le voile qui recouvre la plus commune faiblesse de l'humanité. Cependant, vous avez trop peu de temps à rester dans cette chaste erreur pour qu'une telle répugnance m'arrête. Ecoutez-moi donc! Votre bon sens et votre fierté suffiront pour vous conseiller ensuite.

Un femme avait accepté l'amour de M. Duroc. L'intelligence élevée de cet homme, une certaine fougue de caractère qui ne manquait ni de charme ni d'originalité, le mettaient en relief sur le fond terne de nos salons, et pouvaient pendant quelque temps le faire prendre pour une nature vraiment supérieure. Mais à côté des qualités il y avait des vices que, dans son fol aveuglement, mon amie ne sut pas apercevoir. M. Duroc était violent et emporté: l'aspect de toute haute position sociale irritait son orgueil. Au lieu de se faire honneur d'avoir vaincu la fortune, il ne songeait qu'à récriminer contre les faveurs qu'elle avait accordées à d'autres; et ceux-là, sans aucune trève, quelque fut le terrain, il les poursuivait de sa rancune et de son ironie. En face d'un de ces hommes tout son sens semblait d'abandonner. Amer et blessant, il devenait sombrageux jusqu'à la folie.

Dans le premier recueillement de son amour, mon amie évitait le monde, et l'horizon ne laissait voir aucun nuage qui pût s'élever entre elle et M. Duroc.

Mais elle comprit bientôt que cette solitude, en se prolongeant, éveillerait trop de soupçons pour ne pas mettre en danger son secret. Ce fut entre elle et M. Duroc le premier sujet de discorde. Mon amie tint ferme et reprit ses anciennes habitudes. Son salon se remplit à tout ce que Paris avait d'élégant et de distingué; elle fut par conséquent obligée de réparaître partout où son absence était été remarquée.

M. Duroc fut-il alors égaré par une basse jalousie provenant d'un manque complet d'estime, ou cruel, dans sa vanité maladive, se mettre au niveau de ces hommes dont la supériorité sociale le blessait, en faisant son marché de l'honneur de sa maîtresse? Je l'ignore. Mais, à la manière dont il se conduisit chez elle, ou lorsqu'il la rencontrait dans des maisons qu'elle lui avait ouvertes, il fut impossible à mon amie de douter que son secret ne devînt bientôt la fable de la ville. N'osant ni rompre ni continuer des relations si fatales, elle vivait dans une continuelle angoisse, lorsqu'elle fut appelée auprès de sa sœur, qui se mourait loin de Paris. Elle prolongea son absence malgré la mort de la malade, et ne revint que six mois après son départ.

A son retour, elle écrivit à M. Duroc que des circonstances nouvelles avaient modifié ses projets d'avenir, elle lui demandait de ne plus chercher à la revoir, et l'avertissait que sa résolution était irrévocable. Mais M. Duroc n'était pas homme à renoncer de bonne grâce un droit qu'il ne pouvait plus conserver. Il pria d'abord; il menaça ensuite; il fit plus, il exécuta la menace. Mon amie sut qu'il s'était vanté publiquement de ce qu'un homme de cœur ne révélerait pas au prix de la vie, et elle lui écrivit une dernière fois pour l'accabler de ses justes indignations. Du reste, la trahison de M. Duroc avait été sans effet. On connaissait son imprudence qu'elle aurait pu déplorer amèrement en fournissant à M. Duroc le moyen de prouver ce qu'il avait avancé. Heureusement, soit qu'il espérât la toucher en lui faisant voir qu'elle s'était abusée à sa mérite et qu'il ne voulait pas en profiter, soit que dans son premier repentir il fût réellement sincère et désintéressé, il renvoya sous le même pli que la sienne la lettre dont il aurait pu se faire une arme, et celles qui l'avaient précédée.

Je ne veux vous laisser aucun doute, et je vais vous mettre sous les yeux la preuve de ce que je viens de dire.

A ces mots, Mme de Réalmont ouvrit une cassette, en tira une lettre, et la remit à Wilhelmine.

Tandis que Mlle de Liernais la lisait, une pâleur mortelle se répandait sur son visage.

— Vous avez raison, Madame, lui dit elle d'une voix ferme, lorsqu'elle eut achevé. L'homme qui revoue une conduite pareille et qui croit ensuite n'avoir qu'à demander pardon, ne mérite pas de pitié. Je sais ce qu'il me reste à faire.

— Je vous laisse, Madame. Demain, j'espère que vous m'approuverez.

Le lendemain, craignant qu'Edouard ne se présentât pas au château, Wilhelmine insinua son père de l'inviter à dîner. Le baron, qui ne demandait pas mieux, le fit prévenir aussitôt. La comtesse se plaignit d'une indisposition, prétexta qu'elle resterait dans sa chambre et promit de descendre dans la soirée.

Wilhelmine causa pendant tout le dîner. Edouard, qui n'était pas arrivé sans de vives appréhensions, les sentit se dissiper peu à peu. Le repas achevé, l'on passa au salon. La comtesse s'y trouvait déjà.

Wilhelmine alla à elle et lui donna affectueusement la main; puis se retournant vers Edouard:

— M. Duroc, lui dit-elle, vous êtes trop de nos amis pour que nous ayons un secret pour vous. Savez-vous à quel hasard est due l'arrivée de Mme de Réalmont chez mon père?

— Non, Mademoiselle, balbutia Edouard.

— Elle est venue pour me servir de mère, poursuivit l'implacable jeune fille, à la célébration de mon mariage avec mon cousin Léopold, qui sera dans quelques jours ici. Nous espérons que vous serez des nôtres.

Heureusement l'enthousiasme du baron, en entendant sa fille s'exprimer ainsi, donna le temps à Duroc de se composer une contenance. Il est inutile d'ajouter qu'il ne prolongea pas beaucoup sa visite.

Le lendemain, une nouvelle étrange se répandit dans la vallée et parvint au château. Duroc avait été trouvé mort dans sa chambre. Il s'était tué d'un coup de pistolet. Aucun papier n'expliquait la cause de son suicide. Un testament de quelques lignes donnait aux pauvres tout son bien.

— Voilà cependant, dit la comtesse de Réalmont, où l'a conduit la vanité, cette *mauvaise conseillère*.

CH.-L. DE BEAUFORT.

---

(1) (Voir les N°s 278 et 279 *du Jour*, *ou de Constantinople*.